Meurtres
à Saint-Jean-de-Luz

Bernard Marcout

Meurtres
à Saint-Jean-de-Luz

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8500-7
Dépôt légal : Avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

AVERTISSEMENT

Ce livre est une pure fiction. Les noms, les personnages et les événements ont été totalement imaginés. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou disparues ne serait que pure coïncidence, et l'auteur ne saurait en être tenu pour responsable.

Seuls les lieux sont bien authentiques. Les noms de certains commerces, cafés, restaurants ou autres hôtels ont été modifiés. L'auberge « Saint-Jean-de-Luz » à Paris existe réellement.

Le meurtre est l'ultime échec de la parole

Jean-Michel Bessette
(Extrait de *Sociologie du crime*)

PROLOGUE

Une fois de plus, Julien sentit ses yeux s'embuer. Il n'y pouvait rien. C'était devenu incontrôlable.

Une fois de plus, il regardait la baie de Saint-Jean-de-Luz, et une fois de plus, il était submergé par une vague de souvenirs, bons et mauvais, et par cette nostalgie qui restait toujours bien la même.

Venu pour la première fois à l'âge de 4 ans, il avait enchaîné les vacances pendant plus de trente ans, quarante peut-être, il ne s'en souvenait plus exactement. Suffisamment en tout cas pour pouvoir parcourir les rues de la ville les yeux fermés.

Ses yeux d'enfant avaient regardé cet endroit magique avec émerveillement, puis ravissement au fil des années. Et ses yeux d'adulte ne se repaissaient pas de ces lieux ancrés si profondément en lui.

Il ferma les yeux un instant, histoire de voir si sa mémoire était toujours bonne.

Allez, tiens, je descends la rue Garat jusqu'à l'église Louis XIV. Une église qui avait vu le mariage du roi avec l'Infante d'Espagne en juin 1860.

Je tourne à droite dans la rue Gambetta, devenue piétonne au fil des années. Heureusement d'ailleurs !

Car circuler en voiture était devenu impossible, et les promeneurs à pied avaient de la chance de ne pas terminer sur le capot d'un véhicule !

Face à moi, la place Louis XIV, encore lui. Sa maison à gauche, la « Lohobiaguenea », au centre le kiosque à musique où les orchestres basques et les chorales se succédaient en été. Toujours à gauche, deux grandes terrasses de café, le Luzien et le Royal. A droite, deux autres terrasses, celles du Panorama et du Gambetta. Ce dernier était le plus chic, ou du moins semblait l'être, à voir sa clientèle débarquant, endimanchée, et le verbe haut, après la messe.

Toujours les yeux fermés, j'avance pour découvrir le port. Magnifique petit port de pêche, il avait perdu au fil des décennies son ambiance. Les thoniers ne déchargeaient plus leur cargaison sous les yeux ébahis des gamins. Ce temps-là était révolu. Et dire qu'ici, on avait pêché la morue et la baleine ! Bien sûr il y avait toujours ce bateau de promenade qui emmenait les touristes le long de la côte vers Hendaye et Saint-Sébastien. Mais ce n'était plus pareil.

A droite du port, la maison de l'Infante d'Espagne, une des bâtisses classées de la ville, au passé très historique, sans vouloir tomber dans les lapsus du langage commun. Louis XIV, l'Infante, Vauban, sans oublier René Lacoste, l'un des fameux Mousquetaires de l'équipe de France de Coupe Davis, ni Michèle Alliot-Marie, maire de la ville durant de nombreuses années devenue ministre. Rien à voir bien sûr avec un rigolo devenu une toute petite vedette de la télé-réalité. Oh ! J'allais oublier Maurice Ravel, l'auteur du fameux Boléro. Né à Ciboure, il passait régulièrement ses vacances à Saint-Jean. Il en profita

même pour composer le « Trio en la » pour piano, d'après ce que j'ai lu un jour dans un bouquin d'histoire.

Julien rouvrit les yeux. Tout allait bien, il n'avait franchi que quelques centaines de mètres, mais il se souvenait toujours.

Une bourrade dans le dos le ramena sur terre. L'abruti qui venait de le bousculer lui rappela brutalement pourquoi il était là.

Ce n'était pas pour faire du tourisme. Il le savait depuis deux jours.

CHAPITRE 1

Lundi.

– Allô, Julien ?

– Hein ?

– C'est Franck ! Qu'est-ce que vous foutez à cette heure ? Pas encore levé à 11 heures ?

– Wouah ! On se calme patron. Je suis en vacances non ?

– Ouais. C'est ce que la rumeur dit. Mais ramenez vos fesses. Je vous attends dans une demi-heure et fissa !

– Je me disais aussi que ça ne pouvait pas durer. J'arrive.

Julien Amiot raccrocha, furieux de ce réveil en fanfare. Pour son premier jour de vacances, il était servi. Heureusement qu'il n'avait rien prévu pour ses quinze jours de congés d'été qui démarraient ce 1er juillet. Il préférait se laisser guider par son inspiration du moment. Mais là, ça risquait d'être une inspiration plutôt forcée.

Il prit quand même le temps de boire son café, de fumer sa première cigarette, et de prendre une douche

qui le réveilla un peu. Un peu seulement car il n'était pas du matin, et il avait horreur de se dépêcher.

« Qu'est-ce que c'était encore cette histoire d'urgence pour le boulot ? » se dit-il en montant dans son Audi TT toute blanche. Apparemment le patron lui réservait une surprise dont il était le maître.

Comme d'habitude, des embouteillages pour rejoindre le centre de Paris. Ça lui apprendra à avoir préféré la banlieue ouest ! Malgré l'heure tardive – il était midi – ça circulait mal, grâce aux multiples voies interdites à la circulation, comme sur les berges. Bravo Monsieur le maire ! Idée géniale pour causer d'autres bouchons et aggraver la pollution. Faut bien faire écolo pour ramasser des voix aux élections !

Julien n'était pas dans son meilleur jour question humeur. Et côté conduite, il se vengeait sur son changement de vitesse. Heureusement que sa voiture avait du répondant et de bons freins !

Quand il arriva au parking de l'immeuble d'une rue du 8ème arrondissement qui abritait « sa » section spéciale, il avait retrouvé le sourire, un peu. Son calme, totalement.

Ascenseur, bouton du 5ème étage, le silence. La moquette rouge qui l'accueillit était plutôt fanée, mais le sourire de l'hôtesse redonnait de la couleur au paysage.

– Salut jeune fille ! lança Julien, jamais en retard pour un clin d'œil à une jolie femme.

– Bonjour, Monsieur Amiot. Le patron vous attend, répondit Mélanie.

– Merci à vous.

Le bureau de Franck Thomas, vitré de tous les côtés, était situé tout au fond du couloir, et bénéficiait d'une magnifique vue sur tout Paris.

Quand Julien frappa à la porte, le commissaire divisionnaire était au téléphone. Il lui fit signe de s'asseoir. Sa secrétaire entra alors, et déposa un plateau avec café, lait et sucre, et deux tasses.

Julien, dont tout le monde ignorait le grade exact, sauf son chef et lui bien entendu, prit le temps d'observer son supérieur. De taille moyenne, mais large d'épaules, il était assez bien habillé, malgré la cravate desserrée et le bouton de la chemise défait. Avec un costume Cerruti, on pouvait se permettre. Surtout agrémenté de chaussures Weston rutilantes. Un peu dégarni sur le front, il avait cet air tranquille et bonhomme qui ne laissait pourtant pas place à la blague de mauvais goût. On ne pouvait s'empêcher d'éprouver un respect certain face à cet homme qui avait gagné ses galons à l'issue de multiples enquêtes réussies.

– Alors, Julien, bien réveillé cette fois ? lança le patron d'un air amusé.

– Bonjour patron. Oui, j'ai eu le temps d'ouvrir les yeux depuis tout à l'heure.

– Désolé pour vos vacances, mais il va falloir les retarder de quelques jours. J'ai besoin de vous pour une affaire plutôt compliquée apparemment.

– Vous m'en voyez ravi ! Encore heureux que ça ne soit pas facile !

– Bon, finissez votre café. J'en viens au fait.

– Je suis tout ouïe !

– Aussi bizarre que ça vous paraisse, les faits n'ont pas eu lieu à Paris mais en province. Mais on nous envoie sur place, car l'enquête ne donne rien.

– Et on doit faire des miracles ?

– Vous, oui !

– Super ! Je vous écoute.

Le commissaire regarda un instant Julien. Décidément, il ne changeait pas. Le teint toujours hâlé, pour ne pas dire bronzé, il portait ses cheveux gris depuis vingt ans sans que cela ne le vieillisse. Toujours vêtu de son blouson en daim marron clair, d'un pantalon noir, et d'une chemise également noire, il arborait ses quelque 45 ans – le patron n'avait jamais su son âge réel – avec la satisfaction de ne pas avoir de ventre et de savoir encore faire la différence entre un uppercut et un jab, souvenirs de quelques années de boxe amateur. Quant à ses yeux, variant du marron au vert foncé, ils avaient ce petit quelque chose de sentimental qui plaisait à certaines femmes mais en faisait fuir aussi beaucoup.

Franck considérait son subalterne comme un élément précieux en qui il avait une totale confiance. Julien était ce genre de type qui ne suivait qu'une seule ligne droite, et on pouvait se lever de bonne heure pour le faire changer d'itinéraire. Il était ce que Franck appelait « un type bien ».

– Bon, allons aux faits. Il y a une semaine, on a retrouvé au pied d'une falaise de Saint-Jean-de-Luz…

– Où, avez-vous dit ? s'exclama Julien.

– Vous m'avez parfaitement entendu. Oui, à Saint-Jean comme vous dites. Et ne me refaites pas l'histoire. Vos vacances, vos petites amies, les

gâteaux basques et Louis XIV, je connais tout ça par cœur.

– Bien, patron. Pardon, je me tais. Mais vous avez oublié le toro de fuego du dimanche soir avec les confettis !

– Suffit Julien ! Donc on a retrouvé au pied de cette falaise une voiture. Il y avait un passager à l'intérieur. En piteux état comme vous vous en doutez.

– Et où est le problème ?

– Faut que je vous refasse le plan de la ville ? Il n'y a pas de route qui mène à la falaise à cet endroit. Donc, un, la présence de cette voiture est plutôt bizarre. Et deux, le passager dans la voiture avait une balle dans la tête. Ça vous suffit comme bizarreries ?

– Je vois. Vous voulez dire qu'il s'agit de la falaise côté de la Pointe Sainte-Barbe ?

– Exactement. Donc, je ne vous fais pas de dessin. Pour y accéder, il aurait fallu défoncer les barrières en métal des accès. Et après, avoir un 4x4 pour aller se foutre dans la mer !

– Bon, et la police locale ?

– Pour l'instant, ils pataugent sans faire de mauvais jeu de mots. La voiture, en miettes, portait de fausses plaques d'immatriculation, et la femme retrouvée à bord n'avait pas de papiers d'identité. C'est pour ça qu'ils nous demandent de l'aide.

– Ah ? Il s'agit d'une femme ?

– Bah oui. Ça arrive non ?

– Donc, moralité ?

– Vous faites votre petite valise et vous partez ce soir. Il n'y a pas de temps à perdre.

– Et pourquoi moi ?

– Par moment, vous m'exaspérez Julien ! Qui connaît mieux Saint-Jean que vous ? Ne faites pas le modeste. Donc, ce ne peut être que vous. Allez, filez, et n'oubliez pas de me ramener des mouchous de chez Pariès.

– Vos désirs sont des ordres patron !

– Votre billet d'avion et votre réservation d'hôtel vous attendent. Passez voir ma secrétaire. Bon voyage.

– Merci Franck. Je vais me sentir un peu en vacances !

*

* *

Dix-huit heures : la pire heure pour rouler à Paris et son taxi ne faisait pas spécialement d'efforts pour aller plus vite. Le chemin pour Orly était comme d'habitude un vaste chantier où tout le monde s'agglutinait. Heureusement, il avait pris de l'avance, et son avion pour Biarritz n'était qu'à 20 heures. Par économie, on lui avait pris un billet sur une compagnie low-cost, et il n'arriverait qu'à 21h10. Bof, se dit-il, après tout, ce n'est pas plus mal qu'Air France, et pour un voyage si court, il pouvait faire l'impasse sur le confort. Quant aux hôtesses, elles étaient désormais toutes pareilles, autrement dit, translucides et sans attrait particulier.

Sitôt assis dans l'Airbus A-318, il ferma les yeux, et ses pensées dérivèrent, une fois de plus, vers ce qu'il appelait « son » pays.

C’était quand la dernière fois ? En 2009, oui, l’an dernier en fait. Il n’avait pas voulu manquer l’occasion de passer quelques jours à Saint-Jean, ni d’aller acheter des cigarettes au col d’Ibardin, et encore moins de se goinfrer de gâteaux basques. Il avait d’ailleurs découvert les meilleurs en face des Halles !

– Monsieur, Monsieur ?

– Oui, que se passe-t-il ? On part dans combien de temps ?

– Mais on est arrivé ! Tous les passagers sont descendus !

Julien se frotta les yeux, regarda au travers du hublot. C’était bien l’aéroport de Biarritz qu’il avait sous les yeux !

Il se rendit à l’agence Hertz pour récupérer sa voiture de location, en espérant qu’il aurait bien le modèle demandé.

Quand il monta dans la BMW M3 cabriolet, il se sentit beaucoup mieux. La capote se baissa dans un silence royal, et une fois sa Lucky allumée, il prit la nationale 10 vers Saint-Jean, le bras à la portière et le sourire aux lèvres.

Son téléphone portable sonna alors qu’il venait de passer Guéthary. Pour les passionnés d’histoire, c’est l’amour de cette ville du bord de mer qui incita Georges Guétary – sans h ! – à prendre ce pseudo un peu plus médiatique que Lambros Worloou !

– Allô, Julien ?

– Oh, Claire ! Tu vas bien ?

– Oui, tu es où ?

– Sur la route de Saint-Jean.

– Hein ? T’es parti en vacances dans ton pays ?

– Tu parles, pour le boulot oui.

– Tu aurais quand même pu m’appeler, je serais venue avec toi.

Que les femmes sont collantes parfois ! pensa Julien. Comme si je faisais du tourisme.

– Désolé, mais c’était une urgence. Et je n’aurais pas pu m’occuper de toi. Si mon enquête n’est pas trop longue, je t’appelle et tu viens me rejoindre. On passera quelques jours ensemble. Ça te dit ?

– On verra ! Amuse-toi bien. Salut !

Grrrr ! C’était toujours la même chose avec elle. Il fallait qu’il soit aux ordres. Et basta ! Si elle n’était pas contente, c’était pareil. Cela faisait trois mois qu’ils étaient ensemble comme on dit. Avec des hauts et des bas. Et il y avait de plus en plus de bas. Ça lui apprendra à fréquenter une blonde, pensa-t-il en rigolant !

Julien se concentra de nouveau sur la conduite, les cheveux au vent, le nez aux aguets de toutes les odeurs si familières.

Quand il parvint aux portes de sa ville, et vit la pancarte *Donibane Lohitzun*, il ressentit une émotion sans borne. Décidément, il ne vieillissait pas. C’était toujours aussi fort.

Cent mètres en descendant rue Gambetta, le stop en bas, puis à droite Boulevard Thiers. La voiture y allait toute seule !

Il s’arrêta cinq cents mètres plus loin, sur le côté gauche, devant son hôtel, grande bâtisse rose.

Malgré l’heure tardive, on consentit à lui servir à dîner dehors sur la magnifique terrasse de l’hôtel.

Devant lui, la baie de Saint-Jean et Socoa en arrière-plan.

Allez, se dit-il, après tout, je suis dans mon pays. Autant en profiter même si c'est pour le boulot.

Un café devant lui, et son éternelle cigarette entre les doigts, il observait les gens autour de lui. Des vacanciers plutôt friqués qui pouvaient se permettre de payer la chambre 600 euros la nuit sans le petit-déjeuner.

Il y avait de tout. Beaucoup d'Espagnols bien sûr, des Anglais naturellement reconnaissables à leurs coups de soleil, quelques Allemands toujours repérables à leur manière de rester discrets, et puis des Français, nouveaux riches, vieux rentiers, quelques-uns accompagnés de la traditionnelle blondasse de 25 ans. La Porsche ne devait pas être très loin, pensa Julien avec une petite note de jalousie.

La foule qui arpentait la promenade Jacques Thibaud était bien différente. Des vacanciers « normaux », avec enfants de tous âges, et parfois grands-parents. Il faut dire que la baie en partie protégée par trois digues permettait de se baigner en toute sécurité, contrairement à Biarritz ou à Hendaye. Ici, pas de grosses vagues, sauf exceptions. C'était bien la station la plus familiale de la côte, même si certains espéraient bien en faire un second Saint-Tropez, à l'image d'un marché immobilier hors de prix.

Julien termina son café et emprunta la promenade direction Sainte-Barbe. Une façon de commencer quelque peu son travail. Ah Sainte-Barbe ! Le rendez-vous des amoureux quand il avait 15 ans. Combien de filles n'avait-on pas emmenées là-bas, sur les

hauteurs de la falaise, où fourmillaient les bosquets noirs et où l'on était bien à l'abri des regards indiscrets.

Il marchait d'un pas décontracté, sans se presser, se faisant parfois bousculer par des ados un peu trop impatients de rejoindre les coins noirs. Il passa devant la Digue aux chevaux, petite avancée dans la mer, et rendez-vous des acharnés de la pêche.

La promenade était bourrée de monde, comme chaque soir en cette saison. Il continua son chemin pour parvenir à Sainte-Barbe, transformé en superbe jardin paysagé.

Il n'avait guère envie de grimper en haut de la falaise, et préféra s'asseoir à califourchon sur le petit muret qui protégeait la promenade et évitait aux promeneurs de dégringoler sur les rochers. De là, il avait un autre angle de vue sur Saint-Jean, distinguant tout au fond l'entrée du port, et derrière sur la hauteur, toute illuminée, la tour de Bordagain, côté Ciboure.

Il resta ainsi, à admirer le paysage, mais les yeux dans le vague, perdu, une fois de plus, dans ses pensées.

La sonnerie de son portable le ramena sur terre. Qui pouvait l'appeler à une heure aussi tardive.

– Allô ?

– Julien Amiot ?

– Oui, c'est moi.

– Capitaine Bixente Etchart. Désolé de vous appeler à cette heure, mais je voulais m'assurer qu'on se retrouverait demain au bon endroit.

– Je vois que vous êtes bien renseigné ! Vous saviez donc que j'étais arrivé ?

– Les nouvelles vont vite. Non, je plaisante. Votre patron m'a appelé pour m'annoncer votre arrivée, c'est tout.

– Je m'en doutais un peu. Eh bien, si vous voulez, on se retrouve demain matin à 9 heures pour un café sur la place Louis XIV, au Panorama ?

– Vous êtes sûr que vous allez trouver ?

– D'après vous ? Allez, bonne nuit et à demain.

– Bonne nuit à vous.

Bon début, se dit Julien. Si on commençait à le chambrer parce que tout Parisien qu'il était, il connaissait la ville aussi bien que les Basques, ça promettait. Mais allons, ne faisons pas de parano. Après tout, l'humour basque, ça doit exister aussi !

Julien repartit vers son hôtel, mais d'un pas plus rapide, car il avait envie de se coucher. Les choses difficiles allaient commencer demain.

Avant d'entrer dans l'hôtel, il préféra aller jeter un œil à sa voiture, garée dans le parking en sous-sol jouxtant l'établissement.

Apparemment tout était normal et pas une rayure sur le capot. Mais il n'eut pas le temps d'aller inspecter l'arrière de la M3. Le coup reçu sur le crâne le mit ko pour le compte.

CHAPITRE 2

Mardi.

Il marchait sur les vagues, avec une légèreté inconnue. Un pas de côté lui évita de percuter de plein fouet un jet-ski qui fonçait sur lui. Puis il dut plonger pour ne pas être emporté par le chalutier qui rentrait au port. Décidément, ce n'était pas son jour. Déjà qu'il avait un mal de tête d'enfer ! Et puis ces chaussures qui l'empêchaient de nager plus vite !

– Julien ?

– Où suis-je ? répondit le policier d'une voix pâteuse.

– A l'hôpital. Avec une grosse bosse sur la tête.

– Ah bon ? Et vous êtes qui ?

– Bixente, vous savez votre rendez-vous de ce matin.

– Bixente ? Je ne connais que Lizarazu. Vous êtes le joueur de foot ?

– Eh bien, dites-moi, vous êtes dans un sacré cirage vous ! Mais non, Bixente Etchart, le policier avec qui vous aviez rendez-vous. Faudrait vous réveiller mon vieux !

Julien se dit qu'il rêvait, qu'on lui racontait des histoires, et qu'il était tout bonnement à Paris.

Mais la réalité des choses le fit vite revenir à lui. Il détailla son collègue, décidément bienvenu. Plutôt grand, les cheveux bruns, les yeux marron, ni beau ni moche, il devait avoir à peu près le même âge que lui. Sauf que lui commençait à arborer des abdos « Kronenbourg ».

– Hey vous êtes là ? Donc, on vous a retrouvé ce matin, assommé à côté de votre voiture dans le parking de l'hôtel. Vous avez oublié ?

– J'avais bu ?

– Mais non, quelqu'un vous a tapé sur la tête !

D'un seul coup, Julien retrouva ses idées et se rappela sa soirée.

– Ouais, ça y est. Je suis revenu sur terre. Et vous avez retrouvé l'auteur ? On m'a volé quelque chose ?

– Ni l'un ni l'autre, répondit Bixente. Il faudra que vous vérifiiez vos poches pour voir s'il manque quelque chose. Au fait, je dois vous appeler comment ? Inspecteur, patron ?

– Très drôle. Julien suffira. Laissez tomber le titre.

– Ok ! Alors, que vous est-il arrivé ?

– Avant de rentrer, je suis allé faire un tour au parking pour voir si ma voiture était toujours bien là. Et pendant que j'en faisais le tour, j'ai reçu un coup sur la tête. Après, le brouillard !

– Vous voulez porter plainte ?

– Pour quoi faire ? Je ne vois pas l'intérêt. Et un policier qui porte plainte pour un coup sur la tête, ça ferait décoratif dans le paysage ! Imaginez la presse !

– Comme vous voudrez. De toute façon, l'oiseau est dans la nature, et pour le retrouver !

– Surtout s'il fait comme les mouettes et qu'il suit les sardiniers.

– Hein ?

– Faites pas attention, c'est de l'humour.

– Bon, pour l'instant, pas question de vous exposer la situation. Vous avez besoin de quelques heures de repos. Je vous laisse. Faites-moi signe quand vous irez mieux.

– D'accord. Je vous appelle. Mais au fait je suis où exactement ?

– A la Polyclinique de Saint-Jean. Prenez le taxi pour rentrer à l'hôtel et faites-moi une note de frais, c'est sur mon compte.

– Merci. A plus tard.

Quand le capitaine de la police locale quitta la chambre, Julien attrapa sa veste, accrochée à la chaise toute proche de son lit. La poche intérieure contenait toujours son portefeuille, ses papiers, sa carte Visa, et les 500 euros qu'il avait encore hier soir. Dans sa poche extérieure droite, ses clés de voiture, son briquet et son paquet de Lucky Strike.

Il ne put s'empêcher d'en sortir une et de l'allumer à la flamme de son Zippo. Un Zippo datant de la Guerre du Vietnam. Un cadeau auquel il tenait beaucoup.

Apparemment il ne lui manquait rien. Par acquis de conscience, il plongea sa main dans la poche extérieure gauche. Ses doigts rencontrèrent un morceau de papier qu'il sortit aussitôt.

Pliée en quatre, une feuille blanche 21 x 29,7. Il la déplia, et lut aussitôt : « Je t'avais bien dit qu'on se

retrouverait ». Pas de signature. Aucun signe de reconnaissance.

La phrase était manuscrite, mais il ne connaissait pas l'écriture. Ou du moins, elle ne lui rappelait rien. Homme, femme ? Impossible de le dire.

Il tira sur sa cigarette un peu plus nerveusement, avivant son mal de tête.

C'est quoi cette connerie ? Une blague ? Une vengeance, mais de qui ?

Qui avait bien pu lui dire un jour « on se retrouvera » ? Un malfaiteur qu'il avait arrêté, une petite amie qu'il avait laissé tomber ? Un automobiliste à qui il avait fait une queue de poisson ?

Julien avait les idées encore trop embrumées pour mettre de l'ordre dans ses pensées. En tout cas, bon début pour une enquête. Se faire assommer après quelques heures, et à Saint-Jean en plus !

– Monsieur, votre cigarette ! Vous êtes dans un hôpital !

– Ah oui ? J'avais oublié. Vous n'êtes pas obligée d'aboyer comme ça, répliqua Julien à l'infirmière qui était entrée dans sa chambre sur la pointe des pieds. En la regardant, il se dit qu'il n'y avait vraiment pas de quoi fantasmer sur les infirmières. Surtout sur celle-là.

– Ecrasez votre cigarette tout de suite sinon je préviens le médecin.

– Ah oui ? Là, vous me faites peur. Tenez, je vais faire mieux, dit-il en se levant et en attrapant ses vêtements. Vous n'êtes pas contente ? Je m'en vais !

– Mais vous devez rester en observation 24 heures ! J'appelle le médecin.

– C’est ça, faites donc, et présentez-lui mes hommages.

Julien s’habilla en hâte, descendit les deux étages par l’escalier de service, et s’éloigna lentement de l’hôpital. Il s’arrêta quelques instants, le temps d’appeler un taxi.

Le médecin arrivé à la chambre au pas de course, trouva chambre vide.

Quelques minutes plus tard, Julien Amiot, confortablement installé sur une chaise longue sur la terrasse de sa chambre, lisait et relisait la mystérieuse feuille de papier.

Ses idées s’éclaircissaient, mais impossible de trouver un semblant d’explication.

La sonnerie du téléphone de sa chambre l’interrompit dans les réflexions.

– Allô ?

– …

– Allô, qui est à l’appareil ?

Il entendit tout juste le déclic d’un combiné qu’on raccrochait.

Une erreur sans doute. A moins que…

Avant de s’endormir, assommé cette fois par les analgésiques, il eut le temps de se promettre de ne parler à personne ni de la lettre ni de ce coup de téléphone. Il serait toujours temps…

CHAPITRE 3

Mercredi.

– On va finir par travailler ! s'exclama Bixente avec un sourire totalement dépourvu de sous-entendus.

– Oui, comme vous dites, répondit Julien, assis en face du policier luzien. Allez, je vous écoute.

Bien reposé après une nuit de sommeil, et ayant mis de côté ses petits secrets, il était installé dans le bureau d'Etchart flambant neuf.

– Donc, les faits bruts, entama Bixente. Il y a huit jours, un promeneur nous appelle, nous disant qu'il y avait une voiture dans l'eau, en bas de la falaise derrière Sainte-Barbe. Et effectivement, sur place, on a découvert une 207 gris métal nageant sur le dos ! Première constatation quand on l'a remontée, le corps d'une femme, morte évidemment.

– Pas de sac, pas de papier d'identité ?

– Nada, répondit Bixente pour qui la langue de Cervantès n'avait plus de mystère depuis belle lurette. Même ses vêtements ne portaient aucune étiquette. Apparemment c'est de la bonne qualité, mais c'est tout ce qu'on peut dire.

– Et la voiture ?

– Après vérifications, on a constaté que les plaques étaient fausses et le numéro de moteur avait été limé. On n'a retrouvé aucune empreinte dans la voiture à part celles de la morte. Apparemment l'assassin avait mis des gants.

– Eh bien, on est bien partis, s'écria Julien.

– Bon, passons. Et l'autopsie ?

– Elle a été faite, vous pensez ! La femme, d'une quarantaine d'années environ, avait une balle de 9 mm dans la tempe gauche. Pas de traces d'alcool ni de drogue. Aucun signe de violences sexuelles. Elle est brune, les cheveux longs, les yeux verts, environ 1,65 m. Impossible de dire si elle était mignonne. Son visage est méconnaissable, comme si on avait tapé dessus à coups de pierre. Et les crabes n'ont pas arrangé les choses. Elle était bien foutue, mais cela ne va plus lui servir à grand-chose.

– J'aime votre sens de l'humour, capitaine. Sinon, pas d'indice d'après sa dentition ?

– Aucun !

– Et ses empreintes digitales ?

– Seule indication, elle n'était pas fichée.

– Ok, pourrais-je voir le corps et tout ce qu'elle avait sur elle ?

– Bien sûr, on peut y aller maintenant si vous voulez. Le corps est à Bayonne, on en a pour une vingtaine de minutes.

– Je vous suis.

Bixente, qui avait pris l'autoroute pour gagner du temps, ne plaisantait pas avec la conduite. Gyrophare, sirène, et queues de poissons en prime, il avait mis à

peine 13 minutes avec sa Peugeot 407 bleu marine pour parcourir les 23 km jusqu'à la sortie Saint-Pierre d'Irube.

Le médecin-légiste présent était aussi aimable qu'une porte de prison mal fermée, mais on n'était pas là pour se faire des amabilités.

Il ouvrit le tiroir où reposait la jeune femme.

– Vous n'avez trouvé aucun signe distinctif ? demanda Julien.

– Vous croyez que je n'ai pas regardé ? fut la réponse très amène du toubib.

Julien regarda le corps avec soin, puis demanda qu'on le retourne et il s'attarda sur le dos, les hanches, les fesses et les jambes. C'est vrai qu'elle était bien foutue !

– Je vous l'avais dit, il n'y a rien, ajouta docteur-sourire.

– Ah oui ? répondit Julien. Et cette tache de naissance à la racine des cheveux dans la nuque ? En forme de papillon en plus.

– Je ne suis pas spécialiste en entomologie, figurez-vous, rétorqua « tête à claques ».

– Ni en observation apparemment. Elle a donc bien un signe distinctif. Je note. Bon, maintenant, voyons tout ce qu'elle portait sur elle.

– Suivez-moi, dit Bixente, qui s'était beaucoup amusé durant le dialogue.

– Merci à vous, vous êtes trop aimable, lança Julien en sortant de la pièce.

Le légiste ne répondit même pas, et se replongea dans ses dissections, terminant de recoudre un magnifique « Y » cher à sa profession.

– Ils sont tous comme ça ici ? demanda Julien à Bixente.

– Non, heureusement. Celui-là n'a pas son pareil. Il doit sourire quand il se brûle, et encore, ce n'est pas sûr.

Les effets personnels de l'inconnue étaient bien rangés et vite trouvés.

Julien sortit les vêtements un à un : un chemisier rouge en soie avec un grand col, une jupe blanche, plutôt courte, en coton apparemment, une veste blanche également, et des escarpins rouges. Aucune étiquette sur les vêtements, comme l'avait dit Bixente. Julien examina les chaussures. Du chevreau de très bonne qualité, et sûrement très cher. En examinant l'intérieur, il trouva des traces qui ressemblaient à un « C » suivi d'un « H ». Le reste du nom ou supposé tel, était effacé par l'usure.

– Un « C » et un « H », ça peut vouloir tout dire, pensa-t-il tout haut.

– Charles, Christophe, ou Charlotte ou Chloé ! répondit le policier basque.

– Va juste falloir prendre le répertoire des fabricants de chaussures et retrouver les « CH ». Facile !

– C'est un début. Je vous avoue que je ne l'avais pas vu. En tout cas, je n'avais pas reconnu les lettres. Bravo !

– Mouais. Sinon, le contenu de ses vêtements ne vous surprend pas ?

– Bah non, pourquoi ?

– Il n'y a pas de sous-vêtements, pardi !

– C'est qu'elle n'en portait pas !

– La Palisse n'aurait pas dit mieux. Eh oui, ou alors, on lui a enlevés avant de la jeter à la mer.

– Possible aussi.

– Elle n'avait pas de montre, de collier, de bracelet ? surenchérit Julien.

– Voilà tout ce qu'on a trouvé, répondit Bixente en présentant un carton grand comme une boîte à chaussures.

– Une montre Cartier carrée pour commencer, énuméra Julien. C'est une vraie. Le numéro de série va peut-être pouvoir nous renseigner sur l'acheteur. Un bracelet en or sans marque, et une bague fantaisie en émaux.

– Ok, je me charge de la montre, commenta Bixente.

– Entendu, vous me tiendrez au courant. On rentre ?

– On y va !

La circulation était bien plus dense qu'à l'aller, et le partenaire de Julien avait dû suffisamment se défouler pour cette fois, emprunter un train de sénateur. Il fallut une demi-heure pour rentrer à Saint-Jean.

– On retourne à votre bureau pour discuter un peu ?

– Bien sûr, répondit Bixente, qui jeta furtivement un coup d'œil à sa montre.

– Madame vous attend ? ironisa le policier parisien.

– Même pas, je suis célibataire. C'est un vieux réflexe de regarder ma montre tout le temps.

Ils s'installèrent de nouveau dans le bureau de Bixente, qui déposa un gobelet de café devant Julien.

– Du sucre ?

– Non, merci. Jamais. Même pour le café des distributeurs, répondit Julien, qui pensa que, finalement, il était plus que sympa ce capitaine.

– Bon, une question avant tout, lança-t-il à son compère. Comment la voiture a atterri à cet endroit ? Il y avait des traces de pneus au bord de la falaise ?

– Aucune, et c'est là l'un des mystères. Pour parvenir en haut, il faut déjà avoir la clé de la barrière qui se trouve en bas du chemin qui monte à Sainte-Barbe. Il n'y a que les riverains qui l'ont. Ou alors, il faut passer par le sentier qui part du haut de la falaise. Mais là encore il faut une clé, et ce sont les employés municipaux qui en disposent.

– Oui, je vois, où le chemin est goudronné et où il y a un blockhaus de la guerre. Mais après, ce ne sont que des allées pour les piétons qui mènent à la falaise, remarqua Julien.

– Oui, avec des garde-fous tout le long jusqu'à la descente qui mène à la digue.

– Eh bien, pas de barrière écrasée à cet endroit ?

– Même pas ! On dirait que la voiture a pris les airs pour arriver en bas, bougonna Bixente.

– Récapitulons, dit Julien. On ignore tout de la voiture, de la conductrice, comment elles sont arrivées là toutes les deux. Et surtout dans quelles circonstances elle a été tuée. Et encore moins pourquoi.

– C'est bien pour ça que vous êtes là ! s'exclama Etchart.

– Va falloir que je prenne de l'aspirine si je veux trouver une solution à ce casse-tête.

– Pour l’heure, je vous invite à dîner chez Margot à Socoa. On y mange la meilleure soupe de poissons de la région.

– Banco, je vous suis.

Julien avait bien apprécié le dîner. Il connaissait bien sûr le restaurant Margot, où ses parents allaient souvent durant les vacances. La soupe de poissons était un régal, et le dessert, un mille-feuilles à l’ancienne, une merveille. Le tout arrosé d’un Irouléguy rosé bien frais, et Julien rentra à son hôtel quelque peu ragaillardi après sa déconvenue de l’après-midi qui ne lui avait pas apporté grand-chose.

Il avait à peine franchi le seuil de sa chambre que le téléphone sonnait. Il s’y précipita avec l’idée qu’il y avait un nouvel élément dans l’enquête.

– Allô ?

– …

– Oui, j’écoute ?

– …

Il entendit juste le déclic. Cette fois, pas de doute, il s’agissait encore de son mystérieux correspondant qui s’amusait à jouer avec ses nerfs.

Peu importe, se dit Julien, je finirai bien par savoir qui c’est.

CHAPITRE 4

Jeudi.

C'est frais et dispos qu'il prit sa voiture le matin, histoire de faire un petit tour sur la côte. Il emprunta le pont de Ciboure, et descendit sur la droite vers la route de la corniche. Il put admirer le paysage le temps d'arriver à la hauteur de Socoa, et de poursuivre vers Hendaye. Dès qu'il le put, il s'arrêta le long de la falaise. Heureusement, on avait aménagé plusieurs parkings et le bord était stabilisé pour éviter tout risque de chute.

Il marcha un peu, puis s'arrêta en regardant vers la baie quelque peu cachée par le haut de Socoa. C'était toujours aussi magnifique ! Il fit quelques pas, regardant cette fois le garde-fous installé il y a quelques années, puis le sol. Et il découvrit une herbe écrasée à deux endroits. Maintenant à quatre pattes, il inspectait chaque centimètre du secteur. Il sentait qu'il s'était passé quelque chose ici.

Les traces sur l'herbe étaient séparées par environ deux bons pas. Environ la largeur d'une voiture ! Julien sortit un mètre, et mesura : 182 centimètres. C'était une bonne largeur pour une 207 !

Julien se mit alors à inspecter la barrière en bois. Pas de trace vers l'extérieur. Mais en se penchant, il vit que les crochets reliant les morceaux de la palissade avaient été tordus puis remis en place. De quoi laisser la place à une voiture.

– Bixente ? C'est Julien. Vous pouvez venir sur la falaise après Socoa. Je pense avoir trouvé quelque chose d'intéressant. Demandez à quelqu'un d'apporter son matériel pour étudier le sol.

– Ok ! j'arrive, répondit aussitôt l'inspecteur luzien.

Dix minutes plus tard, les deux hommes étaient parvenus aux mêmes conclusions.

– Vous avez raison Julien. Il s'agit bien de traces de pneus de voiture. Et la barrière a bien été démontée. On va prendre les empreintes et les comparer aux pneus de la 207.

– En fait, j'ai un peu cogité. Puisque la Peugeot n'a pas pu tomber de la falaise à Sainte-Barbe, il fallait bien qu'elle arrive par un autre chemin. Du coup, je crois avoir compris. On a balancé la voiture ici, et les courants l'ont déportée jusqu'à Sainte-Barbe. Elle a dû s'accrocher sur les rochers là-bas. On aurait pu aussi bien la retrouver à Bidart ou à Guéthary !

– Ça me semble très plausible, rétorqua Bixente. On va le savoir tout de suite. Vous me suivez ?

– Avec plaisir.

Les deux hommes reprirent leur véhicule et se retrouvèrent dix minutes plus tard au commissariat.

Une demi-heure fut nécessaire pour avoir un résultat de l'expertise des pneus.

– Pile poil ! lança rigolard l'un des experts. Il s'agit bien des traces de la 207. Aucun doute.

Julien et Bixente se regardèrent, avec l'air satisfait de ceux qui ont avancé dans leurs recherches.

– Bon, c'est déjà ça. Quant à savoir pourquoi on a balancé la voiture à cet endroit, c'est encore un mystère.

– Oui, sauf si on a voulu nous balader. En tout cas il s'agit bien d'un coup monté, et pas d'un accident. Sinon, la barrière aurait été détruite. Or, elle a été démontée avec soin. Donc notre coupable avait bien imaginé son coup.

– Bien d'accord avec vous, surenchérit Julien. Sinon, et vos recherches sur les chaussures, ça avance ?

– Le fameux « CH » ? Pensez donc ! J'ai bien trouvé Charles Jourdan ou Christian Dior, mais c'est tout. Que ce soit la première marque ou la seconde, ça ne nous mène pas à grand-chose. Sauf que la dame avait du goût et de l'argent.

– Et la montre ?

– Avec le numéro de série, j'ai pu appeler la maison mère. Je sais que la montre a été achetée dans un magasin parisien que j'ai appelé aussitôt. Ils ont bien retrouvé la facture qui était au nom d'un homme. Mais pas d'adresse car il a payé en espèces.

– Et l'homme alors ?

– C'était un nom bidon ! Encore un qui a fait un cadeau à sa maîtresse dans le dos de sa femme !

– Oui, ou alors, c'est pour une autre raison. En tout cas, la piste s'arrête là. Tant pis.

– Donc, au total, il ne reste que cette fameuse tache de naissance sous les cheveux. Mais ça, ça ne figure pas dans les fichiers de la police ! Faudrait presque passer une annonce dans le journal !

– Oui, à la Une de *Sud Ouest* par exemple. Ça ferait plaisir aux touristes, ajouta Bixente qui ne manquait pas d'humour malgré les apparences.

– Bon, on se tient au courant. Bonne soirée.

– Ok, à vous aussi cher collègue !

Julien, qui n'avait pas trop envie de rentrer maintenant, prit le chemin du Col d'Ibardin pour se refaire des provisions de cigarettes. A 2 euros de moins le paquet, il n'allait pas se priver. Il en profiterait pour faire le plein de la BM, car là, encore, à la frontière espagnole, l'essence était bien moins chère que côté français.

Il mit le cap sur Urrugne, puis rejoignit le Col d'Ibardin où tous les touristes venaient faire des provisions.

Cela lui rappela le bon temps des virées avec la bande de copains de ses 20 ans, quand ils débarquaient à une trentaine et écumaient toutes les « ventas » en bois. Aujourd'hui, les fameuses boutiques détaxées étaient multiples, et construites en dur.

Quand il arriva tout en haut du Col, il était de nouveau perdu dans ses souvenirs.

*
* *

Quand Julien rentra à Saint-Jean, il était déjà 20 heures. Il se dit qu'un dîner face à la mer serait une bonne chose pour réfléchir.

Il s'installa à la terrasse du Prado et commanda des chipirons à l'encre. Autant faire local !

Il se sentait un peu bête, tout seul à sa table, au milieu des familles en vacances. On le regardait

parfois, l'air de dire : bah alors, on est tout seul ? Peu importe, il se sentait bien d'autant qu'il pouvait réfléchir. Pas la peine de se forcer à faire la conversation. Il se suffisait à lui-même. Ce qui ne l'empêchait pas de jeter un œil attentif aux jolies femmes qui passaient devant la terrasse. Toutes accompagnées, malheureusement !

Il attendit son gâteau basque et son café pour faire le bilan de cette journée. Rien à se mettre sous la dent à part la découverte du lieu de la chute de la voiture. C'était réconfortant mais ça ne menait à rien.

Le policier, en panne d'inspiration, se décida à rentrer à l'hôtel et parcourut la centaine de mètres qui lui restaient à faire à pied. Les gens se bousculaient le long de la promenade, et sa nature de sauvage reprit le dessus et il s'engouffra à toute vitesse dans le hall de l'hôtel pour y trouver du calme.

Quand il ouvrit la porte de sa chambre, après avoir bataillé trois fois avec cette maudite carte magnétique, il sentit tout de suite que quelque chose clochait. Il évita d'allumer la lumière et resta quelques secondes, à l'affût. Mais rien, pas un bruit. Et plus ses yeux se faisaient à l'obscurité, et plus il distinguait les meubles et les objets déjà connus.

Rassuré, il alluma le lampadaire à sa portée, et jeta un rapide coup d'œil circulaire.

Sa valise grande ouverte sur le lit le conforta dans ses craintes. On avait bien visité sa chambre.

Il inspecta la valise, vidée en grande partie dans les tiroirs à son arrivée, et ne trouva rien d'anormal. Apparemment, rien ne manquait.

Dans la salle de bains, il trouva sa trousse de toilette retournée dans le lavabo. Mais là non plus rien n'avait été pris.

Mais que cherchait-on ?

CHAPITRE 5

Vendredi.

Devant sa troisième tasse de café du matin, Julien repensait à la visite de la veille. Un mot anonyme, deux appels téléphoniques tout aussi anonymes, et maintenant cette fouille de fond en comble de sa chambre.

Même si cela le démangeait, il n'avait nullement l'intention d'alerter ni son patron ni son collègue d'ici. Il voulait trouver tout seul, comme à son habitude.

La sonnerie de son portable le fit sursauter, perdu qu'il était dans ses pensées.

– Julien ? C'est Bixente. Mauvaise nouvelle pour commencer la journée.

– Ah bon ? Annoncez la couleur.

– On a trouvé un autre cadavre.

– Décidément, Saint-Jean devient mal fréquentée, plaisanta Julien qui pourtant n'avait pas l'esprit à ça. J'arrive dans un quart d'heure.

L'inspecteur basque l'accueillit sans sourire. La journée démarrait en effet très mal.

– Bonjour, Julien. Au fait, on pourrait se tutoyer non ?

– Pas de problème ! Je t'écoute.

– Bon, des ouvriers viennent de découvrir le cadavre d'une femme au moment où ils allaient bétonner la dalle du nouveau parking boulevard Victor Hugo.

– C'est où ça ?

– Juste en-dessous du cinéma Le Select. Tu te souviens ? Il avait été détruit il y a quelques années et on vient de le reconstruire, copie conforme au précédent. Ils en ont profité pour construire un parking souterrain en dessous. Les ouvriers étaient du côté de la sortie du parking.

– Ah oui, je vois. Et le cadavre ?

– Une femme, la quarantaine, brune, les cheveux courts, les yeux bleus, pas très grande. On l'avait cachée sous un film plastique juste à l'endroit où l'on devait couler du béton. On ignore depuis quand elle était là.

– Pas d'identité ? Pas de signe distinctif ?

– Eh non ! Aucun papier. Il va falloir aller voir le corps pour en savoir plus. Déjà, une certitude, elle n'était pas fichée, car ses empreintes ne figurent pas au sommier.

– Eh bien ! Ça continue. A ce train-là, on va recevoir une médaille.

– On y va ?

– Go ! lança Bixente, aussi enthousiaste qu'un fin gourmet devant un McDo.

Notre ami de l'institut médico-légal, lui, était toujours aussi renfrogné. Le corps de la jeune femme était encore sur la table de travail.

– Aux premières constatations, elle a environ 40 ans maximum. Elle était manifestement en bonne santé. Jusqu'au moment où on l'a étranglée avec un foulard apparemment. Les marques sont très nettes. Les griffures montrent qu'elle s'est débattue pendant qu'on l'étranglait. Elle a eu un enfant par césarienne comme le démontre cette cicatrice. Pas de trace de viol. Aucun rapport sexuel dans les heures qui ont précédé la mort. Quant aux signes distinctifs, je laisse le vénérable policier parisien s'en charger puisque c'est un de ses dons.

– Commencez comme ça, vous, et vous allez mal terminer la journée, répliqua Julien, qui, évidemment, s'était senti visé. Je ne suis pas d'humeur à entendre vos conneries. Alors, dispensez-vous.

Il se pencha sur le corps, remarqua que la femme, sans être belle, avait de jolis traits. Elle était ce qu'il appelait, une femme mignonne. Manifestement, elle était brune d'origine. Les trous à ses oreilles prouvaient qu'elles portaient des boucles d'une façon régulière.

La marque de strangulation était bien visible, et les conclusions de cet idiot de toubib se révélaient exactes.

Il étudia ses doigts, et vit la marque d'une alliance à l'annulaire gauche.

– Elle avait une alliance quand vous l'avez trouvée ?

– Justement non, répondit Bixente, coupant la parole au légiste. Ou elle l'avait retirée ou quelqu'un l'a fait à sa place.

Quand Julien termina son examen, il ne fut pas plus avancé. Rien d'extraordinaire sur le corps.

– Bon, et ses effets personnels ?

– On y va, répondit Bixente.

Les deux policiers firent l'inventaire en même temps.

Une montre en acier banale, un bracelet en pierres multicolores, et une paire de boucles d'oreilles en forme de point d'interrogation.

– C'est pour se foutre de nous, railla l'inspecteur.

– Va savoir !

Côté vêtements, rien que du banal également. Un tee-shirt Kenzo noir avec des dessins bariolés imprimés sur le devant, un pantalon noir en lin, et des chaussures plates.

– J'en connais un qui va se pencher sur les chaussures, lança Julien pour détendre l'atmosphère.

– Oui, et après, je me reclasse cordonnier, répondit Bixente, qui avait retrouvé le sourire des bons jours.

Et il examina les chaussures de tous les côtés. Bonne qualité, en cuir, pas très usées, pensa-t-il tout haut.

– Mouais, à ce train-là, tu as encore des progrès à faire dans le métier.

– Attends une minute. Regarde là, à l'intérieur du talon.

Julien se pencha, et ses sourcils se relevèrent. Il venait de lire « CH » sur le cuir intérieur.

– Encore ! s'écria-t-il.

– Oui, encore. Tu crois qu'elle achetait ses chaussures au même magasin que notre premier cadavre ?

– Oui, ou alors, elles étaient suisses toutes les deux.

– Ah bravo ! Tu n'as rien trouvé de mieux ?

– Je fais des efforts pourtant, répondit Julien. Bon, sinon, rien d'autre ?

– Non, je ne vois rien d'autre.

*
* *

– Alors, qu'en penses-tu ? lui demanda Bixente, sur le chemin du retour.

– On a deux cadavres. Deux femmes sans identités connues. Toutes les deux brunes, mignonnes, pas grandes, l'une avec les yeux verts, la seconde avec les yeux bleus. Toutes les deux portant des chaussures avec la marque « CH ». Tuées d'une manière différente. Car l'une comme l'autre ont bien été assassinées, aucun doute.

– Maintenant, c'est la grande question : y-a-t-il un rapport entre les deux meurtres ? relança Julien.

– Rien que ça ! Bon, il va falloir absolument ratisser tous les avis de disparition recensés ces derniers jours et faire des recoupements. On va bien finir par savoir qui elles sont.

– J'espère ! En attendant, je vais aller jeter un œil à l'endroit où on a retrouvé le second corps. On ne sait jamais.

– Ok Julien ! Je te laisse. J'ai plein de paperasserie à faire. Et je m'occupe des avis de disparition.

– On se tient au courant ! Bon courage !

– A toi aussi.

Quand Julien ressortit du bureau climatisé, il sentit comme une chape de plomb lui tomber dessus. Il faisait au moins 30 degrés à l'ombre.

En arrivant devant le « Select » il se souvint de l'époque où il allait dans ce cinéma plutôt vieillot, à l'architecture extérieure très orientale. Il préférait de loin aller au Rex, qui lui, existait toujours rue Gambetta. Même si on parlait de plus en plus de le transformer en salle de conférence ou je ne sais quoi.

Il descendit garer sa voiture au tout nouveau parking souterrain et remonta par l'ascenseur.

Des ouvriers terminaient la dalle côté sortie du parking. Le chef de chantier, bien que très occupé, accepta de répondre à ses questions non sans marquer quelque impatience.

– Avait-il touché à quoi que ce soit avant l'arrivée de la police ? Non.

– Avait-il remarqué quelque chose d'anormal à son arrivée ? Non.

– Au moment où vous avez découvert le corps, quelle heure était-il et avez-vous vu une voiture sortir du parking ? demanda Julien par acquis de conscience.

– Attendez, je réfléchis, répondit l'ouvrier en regardant la sortie du parking, comme s'il essayait de se remémorer l'instant précis.

– Alors ?

– Maintenant que vous me le dites ! Oui, c'est vrai ça ! Il était 8 h environ. J'étais là depuis un quart d'heure environ.